

Natura Loci

André-Louis Paré

Number 120, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88834ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, A.-L. (2018). Review of [Natura Loci]. *Espace*, (120), 101–102.



Natura Loci

André-Louis Paré

**MAGASIN GÉNÉRAL, STUDIO INTERNATIONAL
EN CRÉATION MULTIDISCIPLINAIRE
SAINTE-MADELEINE-DE-LA-RIVIÈRE-MADELEINE
HAUTE-GASPÉSIE
7 JUILLET –
12 AOÛT 2018**

Le commissaire Paul Ardenne, auteur de plusieurs ouvrages sur l'art contemporain, dont *Un art contextuel* (Flammarion, 2002) et, très prochainement, *Un art écologique, création plasticienne et anthropocène* (La Muette, 2018), souhaite attirer notre attention, en intitulant l'exposition présentée au Magasin général *Natura Loci*, sur la « nature du lieu », dès lors qu'elle s'inscrit dans un contexte de développement économique devenu problématique. En rassemblant les œuvres de quatre artistes – Janet Biggs, Michel de Broin, Patrick Coutu et Séverine Hubard –, l'exposition montre en effet en quoi le pays, celui de la Haute-Gaspésie, n'est pas uniquement associé au charme bucolique qu'on lui prête, ni à l'aspect sauvage qui plaît tant aux touristes, mais à ses mutations écologiques qui relient ce territoire à des préoccupations planétaires.

Dans l'opuscule produit pour l'occasion, le commissaire mentionne que le titre fait référence à la locution latine *Genius Loci*, le génie du lieu, celui qui imprègne un territoire précis d'une certaine magie. Pendant longtemps, comme région éloignée, plutôt inaccessible, mais aussi grâce à ses forêts, ses cours d'eau, son paysage du bord de mer, sans oublier ses habitants qu'ils soient cultivateurs, pêcheurs, bûcherons ou artisans, la Gaspésie a développé ses propres charmes. Dès la fin des années 1920, le photographe Paul Strand a parcouru la péninsule gaspésienne afin de capter la vie de ses habitants dans leur environnement. Encore aujourd'hui, la Gaspésie, de plus en plus visitée, possède des atouts particuliers. Pour Sainte-Madeleine-de-la-Rivière-Madeleine, la « nature du lieu » a longtemps été associée à une économie basée sur l'agriculture ou la pêche, mais en 1927, l'arrivée de la papetière, construite en forêt près de la chute du Grand Sault, est venue changer la donne.

Lors d'une résidence effectuée précédemment, Patrick Coutu s'est rendu près de cette chute afin de produire trois œuvres intitulées *Flux 1*, *Flux 2* et *Flux 3*. Sur les parois du rocher, il a délimité « sur le motif » trois espaces rectangulaires dans lesquels il a déposé de la pâte à papier afin de prendre l'empreinte de la texture de la pierre. Sous différentes teintes de gris ou de brun, les œuvres exposées dans le studio du Magasin général donnent à voir les aspérités produites par l'eau sur la roche. Un peu à la manière d'un naturaliste, Coutu a voulu recueillir, comme pour une œuvre antérieure intitulée *Eaux profondes*, un instant de vie minérale afin de livrer une vision du temps qui, lentement, laisse des traces, celles de la nature mouvante, effective, qui sculpte lentement et parfois violemment la surface de la Terre,



mais qui, par le geste artistique, est ici transformée en trois œuvres aux motifs abstraits.

Intitulée *Ne pas perdre le Nord*, la sculpture de l'artiste Séverine Hubard rappelle, à sa manière, le moulin de la papetière du Grand Sault, désormais disparu. Bénéficiant également d'une résidence, elle s'est procurée plusieurs croûtes de bois récupérées dans une scierie tout près et du bois flotté ramassé sur la rive. Avec ces matériaux, elle a mis en forme une imposante structure de bois installée sur un terrain vague face à l'estuaire du Saint-Laurent. Dans l'ensemble, l'œuvre impressionne par sa dimension, mais aussi par ses diverses composantes qui ajoutent au plaisir de la voir et de l'explorer. On peut en effet y déambuler et examiner divers angles tout en s'amusant à découvrir le travail accompli dans ses moindres détails. Ici, un petit escalier qui donne sur une petite plate-forme permet d'observer de haut la sculpture; là, une forme rappelle la roue d'un moulin à eau; et puis, placé à l'écart, un petit banc aux allures délabrées permet de s'asseoir afin de prendre le temps de regarder la sculpture à distance. Si *Ne pas perdre le Nord* sous-entend

une expression signifiant ne pas perdre son chemin, maintenir le cap sur un objectif, l'aspect chaotique de l'œuvre peut aussi et surtout suggérer l'idée d'un affaissement produit à la suite d'une violente rafale.

L'œuvre *Syndrome* de Michel de Broin n'est pas sans soulever, elle aussi, une situation critique. Faite de polymère, de fibre de verre et d'acier, la sculpture rappelle, par sa forme, un pipeline de transport. Mais ici, ce soi-disant pipeline déconnecté à ses extrémités se tord sur lui-même comme s'il avait mal et souffrait. À l'image d'un nœud, la circulation du pétrole qu'il assure semble désormais impossible sinon difficile. Par ailleurs, en représentant un entrelacement, cette forme courbée n'est pas sans manifester une sensualité charnelle, mais dans le contexte de l'exposition *Natura Loci*, la sculpture de de Broin renvoie surtout à son environnement. Même si l'énergie éolienne semble avoir la cote, l'exploration pétrolière et gazière sur le territoire gaspésien est toujours envisagée. Aussi, de couleur rouille, l'œuvre de de Broin n'est pas sans rappeler la ferraille enfouie dans le sol, vestiges d'une activité industrielle laissée en plan. Dès lors, la « nature du lieu » est de moins en moins naturelle, d'autant que l'idée de la Nature, comme le pense Philippe Descola¹, est d'abord et avant tout une vue de l'esprit inhérente à l'Occident.

Dans une pièce attenante aux œuvres de Coutu, une courte vidéo de Janet Biggs, ayant pour titre *Warning Shot* (2016), sous-entend, en quelque sorte, cette idée. Dans un environnement polaire, celui de l'archipel du Svalbard, situé entre le Cap Nord, en Norvège, et le Pôle Nord, l'artiste, munie d'un pistolet d'alarme, se déplace lentement sur la glace pour enfin s'arrêter et lever le bras droit vers le haut et tirer. Projetée dans le ciel, une fusée éclairante rouge dessine une courbe et finit par retomber plusieurs mètres plus loin. L'avertissement n'est pas pour signaler le désarroi d'une personne en détresse, mais pour attiser notre responsabilité quant au réchauffement climatique alors que la fonte des glaciers, en Arctique notamment, est un signal probant des conséquences de l'activité humaine à l'ère industrielle.

Warning Shot de Biggs est, sans aucun doute, à mille lieues d'un territoire associé à un petit village de la Haute-Gaspésie; cette vidéo situe plutôt la question du lieu dans un autre horizon, celui où nos façons d'agir transfigurent de plus en plus violemment notre vision de la « nature », ce que l'art, parfois, se propose de témoigner esthétiquement comme il peut.

1. Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

André-Louis Paré est critique et commissaire indépendant, membre de l'AICA-Canada. Depuis 1990, ses textes ont été publiés dans diverses revues québécoises et dans plusieurs catalogues et opuscules. Il est depuis décembre 2013, directeur et rédacteur en chef de la revue *ESPACE art actuel*, éditée à Montréal.